Document généré le 14 juil. 2025 03:21

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Aude, Emmanuelle Cornu, Michèle Bourgon et Vincent Théberge (dir.)

Sébastien Lavoie

Numéro 149, printemps 2013

URI : https://id.erudit.org/iderudit/68488ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Lavoie, S. (2013). Compte rendu de [Aude, Emmanuelle Cornu, Michèle Bourgon et Vincent Théberge (dir.)]. *Lettres québécoises*, (149), 32–33.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

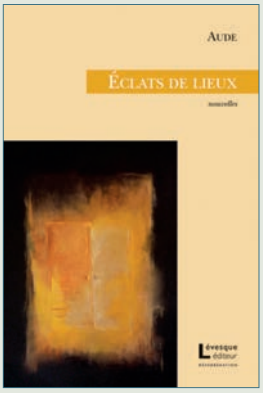
https://www.erudit.org/fr/

 par SÉBASTIEN LAVOIE

✪✪✪

AUDE
Éclats de lieux
Montréal, Lévesque, coll. « Réverbération », 2012, 142 p., 23 $.

Eh merde…



Aude, la superbe écrivaine qui nous a donné L'enfant migrateur, *est morte d'un cancer du sang. Assez lentement, heureusement (?), pour qu'elle puisse nous livrer encore d'ultimes récits.*

La règle de la critique est très claire et il ne convient jamais de la remettre en question : on se fout éperdument de l'Homme derrière l'œuvre ; seul son travail artistique compte. Ainsi, quoi qu'on pense de Woody Allen, de Salvador Dalí ou de Roman Polanski, leurs œuvres doivent être jugées pour ce qu'elles sont et rien d'autre. C'est un principe auquel je souscris en général aisément, la dissociation étant chez moi une manière de vivre, mais ce principe est mis à mal lorsque je me retrouve placé devant un « Avant-propos » où l'auteure nous raconte qu'elle devrait être morte depuis déjà cinq ans, les médecins ne lui ayant accordé, au moment du diagnostic, que deux ans à vivre.

Ça teinte une lecture !

Tellement, en fait, qu'une fois ma lecture terminée, en reprenant chaque histoire une par une, j'ai été forcé de réaliser que, si tout n'est pas lumineux dans ces histoires, tout est quand même loin d'être entièrement noir. « Le sang de l'autre », par exemple, seule nouvelle autobiographique du recueil, est plutôt empreinte de cette sérénité que l'on associe souvent aux mourants. L'auteure de *Cet imperceptible mouvement* y narre une « rencontre des plus intimes, une connexion des plus troublantes entre [elle] et quelqu'un qu'[elle] ne connaî[t] pas [… et qui lui] donnera le sang rubis qui coulait dans ses veines » (p. 50, 51).

Il n'en demeure pas moins que ces histoires mettent souvent en scène des femmes recluses par la fureur des hommes et du monde, au propre (« Âme qui vive », « Les Chacals », « L'attente ») ou au figuré (« La femme de la ruelle »). Les hommes, donc, sont encore campés dans les rôles de Méchants, même quand ils font tout pour se retrouver à mille lieues de leurs réflexes ataviques de destruction, même quand ils font tout pour faire le Bien (« L'irréprochable »). Leurs actions sont alors décrites, par l'ex-femme, comme « une forme sophistiquée et complexe de mégalomanie » (p. 75). Bon, encore hier, je disais à ma femme (qui s'est récriée) que je trouvais les femmes supérieures aux hommes, mais j'estime, moi, pouvoir avancer ceci parce que j'en suis un, un homme. Ça me vexe toujours d'entendre de tels propos sous la plume d'une femme. Sans doute parce que ce n'est pas faux…

Hier encore, j'écrivais cette chronique que vous lisez présentement en sachant Aude fragile, mais vivante, et ne sachant pas trop comment dire ma préférence pour les romans de l'écrivaine plutôt que pour ses nouvelles. Je voulais le faire avec la même élégance discrète qui a caractérisé la plume de l'auteure. J'ignorais aussi comment conclure ce papier, et c'est elle-même qui s'est offerte… On pardonnera à son éditeur Gaëtan Lévesque de nous resservir l'ultime cliché, car il est trop vrai : « Il nous reste son œuvre[1] »…

1. http://www.lelibraire.org/actualites/les-disparus/aude-nous-a-quittes

AUDE

✪✪

EMMANUELLE CORNU
Jésus, Cassandre et les demoiselles
Montréal, Druide, coll. « Écarts », 2012, 208 p., 19,95 $.

Vous lisez un titre de chronique

Nous voici en présence d'un livre qui ne ressemble à rien de ce qu'on peut avoir lu. C'est parfois une qualité, souvent un défaut.

Quarante nouvelles composent ce recueil. Quarante nouvelles mettant en vedette non pas des personnages mais des archétypes. Quarante nouvelles qui sont souvent plus des tableaux que des histoires. Quarante nouvelles d'évidence toujours écrites par la même main : souvent un défaut, parfois une qualité. Ai-je mentionné qu'il y a quarante nouvelles ?

Parlons en premier lieu de ce qu'on ne retrouve presque pas dans ce recueil : des descriptions. Tout au plus minimales, et quand c'est strictement nécessaire. De lieux. De protagonistes. Souvent, ces derniers ne sont pas nommés, jamais ou presque ils ne sont décrits sinon par la fonction qu'ils occupent dans ces tableaux. Ce qu'ils font. Il s'agit d'instants figés ; les personnages évoluent donc peu ou prou.

Quant à généraliser sur le propos de ces tableaux, ça m'est très difficile. Il s'agit souvent de personnages mal dans leur peau, sinon carrément à côté de leurs pompes, mais qui ne sont jamais dans la tragédie. Ils ne sont pas destinés à finir leurs jours dans la rubrique des faits divers.

EMMANUELLE CORNU

Tout n'est pas dans la manière, finalement

L'écriture est très particulière. On la reconnaîtrait à mille lieues à la ronde tant les procédés qu'utilise l'auteure sont toujours les mêmes, tant la manière d'aborder les récits est semblable.

En soi, ça n'a rien de condamnable. Mais ça devient vite agaçant. La phrase syncopée. L'énumération. Le narrateur qui franchit le quatrième mur. L'allitération. La redondance du propos destiné à créer un effet… Tout ça, vous voyez ? Dix minutes, c'est drôle — je m'y complais moi-même… Tout un livre, c'est lassant. En ouvrant l'ouvrage, on peut avoir l'impression d'avoir affaire à un style ; en le refermant, on a compris qu'il s'agit plutôt de manière.

Ce qu'il y a aussi d'étrange, dans ce recueil, ce sont les titres plats qui ont été choisis et qui renvoient le plus souvent au premier paragraphe, voire aux premiers mots de chaque tableau : « Je me souviens de la pelle » débute par cette phrase : « Je me souviens de la pelle. » (p. 101) *Idem* pour « Marianne, Marie-Ève et Marielle partent en guerre » ou encore de « Madame ». Ce dénuement est peut-être un genre ou alors une manière de nous dire qu'elle aimerait faire de la poésie ; je l'ignore.

Cet ensemble esbroufé nous donne l'impression d'être devant une auteure qui en fait trop parce qu'elle ne se fait pas confiance. C'est dommage, au demeurant, parce qu'on peut tout de même subodorer qu'Emmanuelle Cornu est à sa place dans le monde littéraire et que, si elle en fait trop, c'est parce qu'elle en doute. Quand on critique, on doit juger sur ce que l'on a entre les mains, pas sur ce qu'on aurait aimé avoir. Qu'il me soit tout de même permis de dire que j'aurais aimé lire au moins un tableau sans effet de toge, une scène faite de phrases complètes : ça m'aurait calmé les yeux.

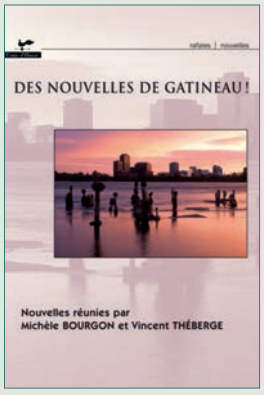
Je te retourne à l'eau, petit poisson. Mais je suis sûr que je te repêcherai quand tu auras atteint ta pleine maturité…

½ ✪

MICHÈLE BOURGON ET VINCENT THÉBERGE (DIR.)
Des nouvelles de Gatineau
Gatineau, Vents d'Ouest, coll. « Rafales », 2012, 254 p., 24,95 $.

Insulte aux lecteurs !

Dans ma vie de lecteur, j'ai lu de mauvais livres. Et même de très mauvais… Si peu m'avaient préparé à cette lecture.



La littérature québécoise charrie nombre de débats s'apparentant aux discussions sur le sexe des anges. Parmi ceux-ci, il est une question qui revient de manière lancinante : publie-t-on ici trop de livres ? Je n'ai évidemment pas de réponse définitive à cette question, mais je peux affirmer sans l'ombre d'un doute que celui-ci est de trop.

La formule n'est pas neuve. Une maison d'édition, quelque part, lance un concours sur un thème précis (ici, c'est le titre du recueil) en s'associant avec, disons, le Cégep de Gatineau. Ensemble, ils lancent un appel de textes et en reçoivent une centaine provenant de tout le Québec (et même d'outre-Atlantique, se réjouissent-ils en présentation du recueil). À ce moment-là, il est sans doute trop tard pour reculer, les ressources sont mobilisées. Alors on décerne trois prix et on publie vingt-six autres textes, peu importe ce qu'on publie, semble-t-il. Et c'est le lecteur qui est le cocu de l'histoire.

Est-ce pour cela qu'on assassine les arbres ?

J'ai été très vite profondément irrité par l'amateurisme de la plupart des propositions ici publiées, et peut-être que mon appréciation des dernières nouvelles aurait été plus favorable si je les avais lues dans un autre contexte, mais j'en doute. Des vingt-neuf propositions, seules deux nouvelles ont trouvé grâce à mes yeux, soit celles des Français Jean-Marie Palach (« Le soleil se couche à l'ouest ») et Janine Sabatier (« Le gant perdu »). En forçant un peu, six autres nouvelles, faiblardes, méritaient peut-être de figurer dans ces pages. Le reste est affligeant.

Il me faut souligner tout de même que les auteurs se sont ingéniés à trouver des façons de plomber leurs histoires. Tout le catalogue est là. Que ce soit en faisant dans les bons sentiments, en écrivant une histoire édifiante ou, le plus souvent, en se regardant écrire. Je ne me souviens pas, par exemple, de n'avoir jamais écrit en marge d'une nouvelle le qualificatif « psychotronique » pour décrire l'impression que m'a laissée un texte. C'est pourtant ce que j'ai écrit à propos de [passage autocensuré].

Lorsqu'il m'a engagé à *Lettres québécoises*, le sieur Vanasse m'a bien enjoint de démontrer par des exemples ce que j'aurais à décrier tout comme ce que j'aurais à louanger. Mais je ne peux ici indiquer les faiblesses spécifiques à chacun de ces textes parce que l'exercice se révélerait cruel pour les amateurs qui ont envoyé de bonne foi leurs textes à l'éditeur. Ceux que l'on peut et doit accabler, par contre, ce sont les gens de Vent d'Ouest qui n'ont d'évidence pas donné à ces écrits le minimum éditorial : les passer à la déchiqueteuse. Évidemment, ils se seraient du coup privés de vingt-neuf attachés de presse de fortune qui se sont sans doute empressés de faire acheter leur livre par leurs familles et leurs amis. Rappelons que les recueils de nouvelles se vendent moins que les recueils de poésie qui, eux, ne se vendent pas… « Regarde, mononcle, je suis écrivain : j'ai été publié dans un livre ! » Misère.

Publie-t-on trop de livres au Québec ? Je n'en sais toujours rien, mais je suis sûr plus que jamais qu'on publie parfois n'importe quoi.